Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 6 (1861)
Heft: 24

Buchbesprechung: De la Cavalerie [Renard]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ment de l'épreuve devait arriver, il nous faut encore autre chose. Il nous faut le sentiment vrai de notre faiblesse, uni à la résolution de nous ensevelir sous les ruines de la patrie, et à la foi de nos aïeux en Celui qui se montre fort dans les faibles. Une armée ne suffit pas, il faut un peuple entier, « à genoux devant Dieu, debout devant les rois, » et qui préfère l'indépendance à la vie. « Il ne nous reste plus qu'à nous faire tuer jusqu'au dernier homme, comme nos ancêtres à St-Jacques, » s'écria en 1813 un jeune officier bernois (1), et les Autrichiens hésitèrent un instant avant de violer la neutralité suisse. « Ma tactique, elle est écrite sur le cimetière de St-Jacques, » répondit en 1838 le général Guiguer, à quelqu'un qui l'interrogeait sur ses études militaires. Cette résolution manquait à la Suisse en 1798, et la Suisse courba la tête; si, comme nous en avons la ferme espérance, elle ne nous faisait pas défaut aujourd'hui, elle nous sauverait encore, que nous fussions écrasés ou vainqueurs.

(Bibliothèque universelle.) Aimé STEINLEN.

BIBLIOGRAPHIE.

DE LA CAVALERIE. Réflexions sur les idées émises au sujet de la diminution et de la transformation de cette arme, par le général RENARD, aide-de-camp de S. M. le roi des Belges, chef du corps d'état-major. 1 vol. in-8°, 1861. Bruxelles, Flateau; Paris, Dumaine. — Observations du *Journal de l'armée belge* et de la *Rivista militare italiana* sur le même sujet.

M. le général Renard, déjà connu comme militaire fort érudit par d'intéressantes publications, et entr'autres par ses *Considérations sur la tactique de l'infanterie*, entreprend dans l'opuscule que nous venons d'indiquer une tâche difficile. Il s'efforce de chanter les louanges de la grosse cavalerie, que d'autres écrivains, au contraire, représentent comme inutile, ou tout au moins comme trop onéreuse, depuis l'invention des armes rayées et l'emploi général de la locomotion à vapeur. Quelques journaux belges, s'appuyant des idées connues du général Morand, des opinions plus récentes du capitaine anglais Nolan, de celles du lieutenant-colonel français vicomte de Noé, de l'ouvrage allemand *Die Cavalerie der Jetztzeit*, et des expériences des dernières campagnes d'Orient et d'Italie, avaient demandé une diminution notable de la cavalerie belge, et plus particulièrement la transformation de la grosse cavalerie en cavalerie légère. Entr'autres raisons produites encore à leur avantage, l'*Economiste* et *l'Indépendance* avaient cité les réformes entreprises dans diverses armées européennes, et le *Journal de l'armée belge* avait

(1) Le capitaine d'état-major, plus tard avoyer Fischer.

cherché à mettre en évidence, par un aperçu historique, le peu de services que dans les guerres de l'Empire la cavalerie avait rendus comparativement à l'infanterie.

C'est à ces divers arguments qu'a cru devoir s'attaquer M. le général Renard, et il l'a fait avec une verve et une rondeur toutes militaires

Divisant son thème en huit chapitres ou *réflexions*, il suit pas à pas ses antagonistes, les presse de raisonnements, d'exemples, de citations diverses, et nous ne saurions nous abstenir de remarquer à cette occasion qu'en les poursuivant avec tant d'acharnement, il s'égare souvent avec eux dans les mêmes ornières.

L'*Economiste* et l'*Indépendance* avaient avancé que plusieurs armées étaient en train de réduire leur cavalerie. Au lieu de répondre à ces journaux qu'un tel argument n'avait pas grand poids, qu'il y a des fantaisistes et des copistes partout, et que ce qui convient à un grand état militant peut fort bien ne pas convenir à un petit pays neutre, le général Renard s'est mis en frais de science, et, transportant successivement ses lecteurs en Russie, en Autriche, en Prusse, en France, en Bavière, en Sardaigne, il leur déroule avec force chiffres, tableaux et formules l'organisation militaire de ces puissances. Le tout pour prouver qu'on n'y diminuait pas la grosse cavalerie; au contraire. Sous cette avalanche d'érudition, tout profane devait se considérer comme battu.

Mais le général Renard n'avait pas compté avec les statisticiens. Il avait oublié entr'autres que la Belgique en possède un des plus patients et des plus laborieux, le capitaine Van den Sande, bibliothécaire du Dépôt de la guerre et auteur de *Tableaux des armées européennes* fort estimés. Le capitaine belge ne pouvait évidemment pas laisser le général Renard trancher de son haut des questions où tant de chiffres étaient mêlés sans s'y mêler un peu lui-même, surtout quand il était à même de constater, mieux que personne, que bon nombre des calculs de l'honorable général étaient faux. Dans une *Lettre*, insérée au n° 117 du *Journal de l'armée belge*, il n'eut pas de peine à établir ce dernier point, et la réplique qu'y a faite le général Renard, dans le n° 120, ne nous paraît point aussi fondée en statistique et en logique que son auteur semble le croire. Il y accuse, par exemple, M. Van den Sande d'avoir majoré partout les chiffres de l'infanterie au détriment de ceux de la cavalerie, et en même temps il lui reproche d'avoir compté dans la cavalerie celle à pied qu'on n'y devrait pas comprendre! Les écrits du général Renard abondent en contradictions de ce genre.

Nous répétons que, pour notre part, nous n'attachons pas grande importance à ces arguments tirés des effectifs européens; nous admettons pleinement la justification du général Renard répondant à M. Van den Sande, qu'il n'est ni bibliothécaire ni archiviste, et qu'il n'a pas voulu soulever une discussion sur l'organisation des armées. On peut, en effet, être un très bon chef d'état-major et parler fort bien de cavalerie, sans savoir à un vingtième près la proportion des diverses cavaleries du monde. Mais M. Van den Sande n'a fait que rendre à l'honorable général la monnaie de hors-d'œuvre que celui-ci avait distribuée si largement aux journaux politiques pris à partie.

Quant aux arguments opposés au *Journal de l'armée belge*, le général

Renard paraissait avoir beau jeu. Dans le n° 103 de cette revue, des observations, révélant, par leur tour original et par leur ton souvent bien tranchant, la plume vigoureuse du capitaine Van de Velde, avaient posé en principe que, sauf quelques exceptions dans des temps de cahos ou sous Frédéric, la cavalerie avait ordinairement rendu infiniment moins de services que l'infanterie; en entreprenant de prouver sa thèse historiquement, l'auteur, sous l'impulsion de sa théorie, avait perdu de vue maints faits d'armes incontestablement glorieux pour la cavalerie, et en était à peu près arrivé à affirmer la nullité complète de cette arme.

C'était aller bien loin. Aussi le général Renard nous semble avoir fort heureusement répondu à cette partie de l'argumentation du *Journal de l'armée belge.* Il rappelle un grand nombre d'engagements et de batailles de l'Empire où la cavalerie a été de la plus grande utilité. « Nier, dit-il entr'autres, que la cavalerie » soit propre à culbuter l'ennemi vaincu, après Jena; nier que la cavalerie serve » à couvrir la retraite, après Eglofsheim et Ratisbonne; dire qu'on ne trouve de » pareilles choses que dans les théories d'art militaire, c'est par trop de hardiesse. » La conclusion, comme on le voit, est forte et chaleureuse. Mais, entraîné à son tour par l'élan de sa dialectique, le général Renard ne tarde pas à se fourrer dans l'impasse de ses ordinaires contradictions et à renchérir encore sur le langage du capitaine Van de Velde: « Seidlitz et Von Ziethen, dit-il, n'ont pas eu à vaincre » la moitié des obstacles que les généraux de cavalerie rencontrent aujourd'hui » sur les champs de bataille. La tactique a complétement changé de face et il faut » aux généraux de nos jours plus de savoir, plus de coup d'œil, plus d'intrépidité » et de décision pour accomplir les devoirs qui leur incombent.....

» Existe-t-il rien de nos jours qui ressemble aux batailles de Frédéric? Et si » Seidlitz et Von Ziethen s'étaient trouvés à la place des Murat, des Blücher, etc., » etc., auraient-ils fait mieux? Les comparaisons, lorsqu'on ne tient pas compte » des circonstances au sein desquelles se sont accomplis les événements, portent » toujours à faux. Est-ce à dire que tout est pour le mieux et que la cavalerie » n'a plus rien à apprendre? Non, sans doute, et la preuve, c'est que durant » l'Empire nous avons vu les armées alliées *ne tirer aucun parti de leurs magnifi-* » *ques escadrons,* et les généraux français souvent compromettre *les leurs*, en les » engageant d'une *manière contraire aux règles* qui régissent la tactique de cette » arme.....

» En présence du perfectionnement de l'infanterie, de l'artillerie et de la nou- » velle tactique des champs de bataille, les généraux de cavalerie du commence- » ment de ce siècle ont été pris au dépourvu. Obligés d'agir d'une manière pour » ainsi dire instantanée, ne possédant pas de méthode et de règles fondamentales » pour manier les masses, *ils laissèrent sans cesse échapper le moment favorable.* » Timides, embarrassés, ils n'engageaient qu'une partie de leurs forces. Ils se con- » tentaient de minces avantages, ou croyaient avoir tout fait lorsqu'ils avaient » supporté héroïquement et en position pendant des heures entières le feu de l'ar- » tillerie ennemie. »

« Ces observations, riposte le *Journal de l'armée belge*, sont, à coup sûr, la condam- » nation la plus formelle des rares exploits de la cavalerie et de ses chefs depuis Frédé-

» ric, et en même temps la confirmation complète de nos propres opinions. Et loin » d'argumenter en faveur de la cavalerie, elles prouvent, comme nous l'avons dit, » que de jour en jour cette arme, rencontrant des difficultés plus grandes sur les » champs de bataille, décroît en importance et perd de son efficacité ; que durant » les guerres de l'empire, les alliés comme les Français n'ont su tirer qu'un mé- » diocre parti de leurs nombreux et magnifiques escadrons ; que faute de terrain » pour agir ou de main habile pour les conduire, les réserves de cavalerie sont le » plus souvent restées dans l'inaction ; et enfin, qu'en présence du perfectionne- » ment de la tactique de l'infanterie et de l'artillerie et d'une foule d'autres causes, » les généraux de cavalerie de notre temps sont, comme nous l'avons dit, restés » en dessous de ceux de Frédéric.

» Peut-on raisonnablement espérer que, sans avoir fait leurs preuves, nos con- » temporains seront plus heureux que tant d'illustres généraux?

» Devrons-nous maintenant nous défendre du reproche articulé contre le *Jour-* » *nal de l'armée,* qui ose avancer « qu'on ne trouve guère d'exemples, dans les » campagnes du commencement de ce siècle, où la cavalerie a servi à couvrir les » retraites ou à compléter les victoires, » quand nous venons d'entendre l'ho- » norable général déclarer lui-même que « durant les mêmes campagnes les alliés » n'ont su tirer *aucun parti* de leurs magnifiques escadrons, et que les Fran- » çais n'ont fait que compromettre les leurs, en les engageant *contrairement aux* » *règles de l'art?* »

« Parmi de nombreuses citations, dit encore le *Journal de l'armée belge*, il est bon de signaler cet extrait du colonel d'Azémar. « Le rôle de la cavalerie, désor- » mais, est de ne se montrer sur les champs de bataille que pour frapper de grands » coups, pour foudroyer l'ennemi et l'anéantir. La cavalerie, dans le combat, ap- » paraîtra comme l'éclair ; son action sera aussi terrible qu'imprévue ; elle justi- » fiera mieux que jamais cette antique et poétique qualification de l'Ecriture : » *Procella equestris* (ce qui veut dire littéralement, tempête équestre). »

« Un assemblage de mots aussi sonores eût, sans doute, produit une certaine impression sur quelques lecteurs, si une fatale maladresse n'en avait annihilé l'effet en rapprochant de cette citation bruyante les campagnes d'Italie et de Crimée, où la cavalerie, de l'aveu même de l'auteur, n'a rien foudroyé, n'a rien anéanti, si ce n'est les prédictions ronflantes de M. d'Azémar. On allègue, il est vrai, que, dans ces dernières guerres, le terrain n'étant rien moins que favorable à l'action de la cavalerie, les belligérants se sont bien gardés d'y conduire un grand nombre d'escadrons.

» Voyons jusqu'à quel point cette assertion est fondée :

» Si les alliés n'ont amené que peu de cavalerie en Crimée, ce n'est pas parce que les environs d'Eupatoria, où ils ont pris terre, s'opposaient à l'action de cette arme, mais bien parce que leurs moyens de transport ne permettaient pas d'embarquer un grand nombre d'escadrons, difficulté qui se présentera chaque fois qu'on voudra se servir de la vapeur pour le transport des troupes. En Italie, c'est encore par la même cause qu'au début de la campagne la cavalerie faisait complètement défaut dans l'armée française. C'est donc moins le terrain que le Rail et l'Hélice qui ont para-

lysé l'emploi de la cavalerie dans les dernières guerres, et ces exemples prouvent, comme nous l'avons dit, que désormais les armées seront d'autant plus lourdes qu'elles traîneront de plus fortes masses de troupes à cheval à leur suite. »

Un argument plus sérieux, et à vrai dire le seul sérieux qui, à notre avis, soit exposé par le général Renard en faveur de la grosse cavalerie, c'est qu'elle existe; c'est la nature même des choses qui la produit, ainsi que la légère. Il y a de gros hommes et de gros chevaux, comme il y en a de petits. Pourquoi ne pas utiliser les uns et les autres? L'auteur recommande aussi, en fait de légéreté, de simplifier et d'alléger l'équipement et l'armement de la cavalerie ; et il est certain qu'il y aurait, sous ce rapport, des progrès à réaliser en Belgique, puisque le cheval du *chasseur belge* ne porte que 5 kilogrammes de moins que celui du *cuirassier* français.

Nous croyons en avoir dit assez pour faire connaître cet ouvrage, qui se recommande sinon par la solidité de toutes ses conclusions, au moins par la sincérité de ses recherches, par la bonne foi de ses appréciations et par le charme de maints détails aussi intéressants qu'instructifs. L'opinion de l'honorable général sur les armes rayées, par exemple, et sur leur mérite réel comme arme de campagne, nous paraît digne d'être froidement et gravement méditée. Il fait, d'après l'auteur allemand, une comparaison entre diverses batailles de l'Empire et celles de Magenta et Solferino, et montre que ces dernières ont été moins meurtrières. Il en voit la raison dans les armes rayées qui, surtout munies de hausse et entre des mains excitées par la lutte, deviennent presque nulles pour le tir aux dix-neuf vingtièmes des hommes qui s'en servent, leur trajectoire étant beaucoup plus relevée que celle des canons lisses. Il estime donc que si les tirailleurs ont gagné à cette transformation, les feux de ligne y ont plutôt perdu. Mais, conclusion étonnante, ou plutôt très naturelle de la part du général Renard, il en déduit bientôt que les cuirasses et la grosse cavalerie sont rendues encore plus indispensables par la création des armes rayées.

Nous ne quitterons pas ce sujet sans enregistrer les excellentes études de M. le capitaine d'état-major Corvetto dans les derniers numéros de la *Rivista militare.* Tout en s'occupant avec intérêt des ouvrages de MM. d'Azémar et Renard l'auteur présente sur la cavalerie en général et sur la cavalerie italienne en particulier, mise en cause dans le conflit de statistique, des observations très dignes de remarque. Etudiant la question historique, il est loin de penser, avec M. Van de Velde, que la cavalerie ait été et soit inutile ; il rappelle ses brillants exploits sous les grands rois de la Suède, dans les entreprises des Turcs, dans la guerre de sept ans aussi bien que dans les campagnes de l'Empire sous les Murat, les Kellermann, les Bessières. Il montre encore que tous les grands capitaines l'ont tenue en haut honneur, et il demande si l'on peut appeler temps de décadence les temps d'Alexandre, d'Annibal, de Scipion, de César, de Gustave-Adolphe, de Charles XII, de Turenne, de Montecuculli, de Condé, d'Eugène de Savoie, de Frédéric, de Napoléon, pendant lesquels la cavalerie s'est tant illustrée. L'auteur avoue toutefois que la tactique de cette arme n'a pas fait, dans les derniers temps, les progrès qu'on aurait pu en attendre, et il en voit la cause dans quatre faits princi-

paux : *a)* la longue paix qui, depuis les guerres de l'Empire, a régné sur l'Europe, la guerre étant la meilleure école pour la cavalerie ; *b)* un mauvais esprit d'économie qui a fait restreindre désavantageusement l'instruction de cette arme ; *c)* les préjugés invétérés en vertu desquels on pense que la science de l'officier de cavalerie se réduit à savoir manéger et espadonner ; *d)* négligence dans l'élève des chevaux. Et il engage les hommes qui semblent désespérer de l'arme, à étudier les remèdes à y apporter plutôt qu'à prédire sa chute. Quant à la classification de la cavalerie, l'auteur n'en admet pour l'armée italienne que de deux sortes, la légère et celle de ligne. Soit en raison du sol, soit en raison du tempérament des hommes et de la structure des chevaux, il repousse la grosse cavalerie, et, en fait, il n'y en a pas, dit-il, en Italie, quel que soit le nom qu'on donne à la moins légère. Le capitaine Corvetto a su prendre, on le voit, ce qu'il y a de bon dans les vues de MM. Renard et Van de Velde indifféremment, et ses renseignements sur l'armée italienne donnent raison à M. Van den Sande, sans rien ôter à cette observation du général Renard que c'est la nature qui doit décider du choix entre la grosse et la plus petite cavalerie. En Belgique il y a des éléments plus abondants pour la première, en Italie c'est l'inverse. Que la nature décide donc !

Où nous ne saurions être complètement d'accord avec M. Corvetto, c'est dans la classification qu'il fait de la cavalerie, en grosse, *divisionnaire* et légère. N'y aurait-il pas là trop d'absolu, comme il arrive souvent en matière de dénominations ? Il est presque aussi difficile de classer ainsi de la cavalerie que de l'infanterie, et en tout cas il pourrait y avoir inconvénient à prescrire d'avance que la cavalerie divisionnaire ne sera ni légère ni grosse. Cela devra dépendre au contraire des circonstances. En Italie, en 1859, les Français ont pris, avec raison, leurs régiments les plus légers pour cavalerie divisionnaire ; en Allemagne, il serait peut-être bon de faire le contraire. A une division d'avant-garde ou de flanqueurs, on mettra des hussards peut-être ; à une division de réserve, ou à une quelconque appelée à recevoir ou à donner un choc décisif, il sera bon de mettre des cuirassiers. En somme, il faut laisser, selon nous, aux circonstances le soin de désigner, suivant la nature et le but de la lutte, l'espèce de la cavalerie divisionnaire, et n'en pas faire une classe systématiquement composée de cavalerie dite de ligne.

Nous mentionnerons encore, pour terminer, les articles fort remarquables publiés depuis quelque temps dans le *Moniteur de l'armée* (de Paris) par un général de cavalerie, M. Ambert. L'auteur a choisi pour base de ses observations l'époque du Grand-Frédéric, et il apporte dans l'étude de cette période si brillante pour la cavalerie, l'esprit d'un militaire impartial et éclairé, sachant non-seulement traiter les diverses faces d'un objet tout spécial, mais les rattacher aux vues les plus relevées sur l'art de la guerre. Il est fâcheux qu'un travail aussi consciencieux et aussi instructif perde autant de son prix par le mode de sa publication. Donné en petits articles successifs et à bâtons-rompus, il ne peut être suivi avec l'attention qu'il mériterait de la part des lecteurs sérieux. Espérons qu'il sera remédié à cet inconvénient, et que ces articles détachés seront réunis en un volume, destiné, on peut sans crainte le prédire, à un légitime succès.

Maintenant, un mot à nos lecteurs suisses. Nous ntons que nous leur devons

quelques excuses de les avoir si longtemps entretenus de questions et de livres de cavalerie, alors que cette arme est si peu de chose dans notre armée qu'elle atteint à peine au $^1/_{40}$ de l'infanterie disponible. Mais là même se trouve cependant notre justification. Nous avons voulu les prémunir contre le découragement qui pourrait atteindre quelques-uns en pensant à l'immense supériorité de troupes à cheval que toutes les armées ont sur la nôtre. Nous avons voulu leur montrer que si l'exiguité de nos ressources en argent, en temps et en chevaux nous condamne à n'avoir que deux à trois mille hommes montés, tandis que nous en avons plus de 100 mille à pied, nous n'en avions pas moins en notre faveur l'opinion de militaires fort experts, qui considèrent cette disproportion classique comme un avantage plutôt qu'un inconvénient. L'économie, en effet, que nous réalisons en nous abstenant d'une plus nombreuse cavalerie, nous permet de disposer de forces plus sûrement efficaces, parce qu'elles sont mieux dans notre nature et mieux appropriées à notre sol. Notre cavalerie légère, c'est en partie nos 30 mille carabiniers, les premiers tireurs du monde entier. Notre cavalerie de ligne, ce sont nos solides fantassins, à qui le baron d'Azemar n'aurait pas même besoin de dire : « Ne redoutez pas les chevaux, » parce qu'ils savent que leurs pères, avec des piques bien inférieures à leurs fusils à baïonnettes, ont cent fois abattu l'orgueil des plus brillants cavaliers. Notre cavalerie de réserve, ce sont les rochers de nos montagnes, la profondeur de nos précipices et de nos défilés, l'impétuosité de nos torrents, tout cela mis à profit par nos hardis sapeurs, mineurs et pontonniers. Ce seraient encore, à la rigueur, ces montagnards au jarret d'acier et au bras robuste, qui demandent à être armés de la masse-d'arme antique. La nature nous fournit tout cela pour remplacer les chevaux des autres armées; avec les secours de l'art, de l'industrie et des inventions modernes, avec l'emploi convenable de nos trois mille dragons, qui doivent nous être, il est vrai, d'autant plus précieux qu'ils sont en plus petit nombre, nous pourrons toujours compenser notre infériorité en cavalerie, et il n'y a pas plus lieu de redouter que d'envier les masses de celle d'autrui.

PROSPECTUS.

SOUVENIR DU RASSEMBLEMENT DE TROUPES FÉDÉRALES SUISSES, du mois d'août 1861. Collection de dessins exécutés d'après nature et publiés par Eugène ADAM, lithographiés par François *Adam*, avec texte explicatif par le Dr Abraham Roth.

C'est pour répondre à l'accueil bienveillant qu'ont trouvé auprès des militaires suisses ces esquisses dessinées à la hâte, et aussi pour donner une expression à l'admiration sincère que lui a causée l'excellente tenue des troupes fédérales, que le soussigné a entrepris cette publication, composée d'une série de 12 planches lithographiées, reproduisant les scènes principales des manœuvres du mois d'août 1861, qui pourront servir de souvenir à tous ceux qui, de près ou de loin, y ont pris part.